

Le Libertaire

TÉLÉPHONE : 422-14

HEBDOMADAIRE

Si l'état naturel de l'homme était la guerre... il y a longtemps que nous ne serions plus.
VOLTAIRE.

ABONNEMENT POUR LA FRANCE

Un an 6 fr. »
Six mois 3 fr. »
Trois mois 1 fr. 50

ADMINISTRATION ET REDACTION
PARIS — 15, rue d'Orsel, 15 — PARISAdresser tout ce qui concerne le journal
à Louis MATHA, ADMINISTRATEUR.

ABONNEMENT POUR L'ÉTRANGER

Un an 8 fr.
Six mois 4 fr.
Trois mois 2 fr.

MONOPOLE D'ÉTAT

La question de l'enseignement est depuis quelques mois à l'ordre du jour, parmi les hommes qui pensent que l'individu n'est pas seulement un ventre, mais aussi un cerveau et que de la conformation de ce dernier, découlent tous les bienfaits des progrès réalisés et à réaliser dans le domaine des conceptions humaines. Certes, parmi les philosophes et les hommes d'action cherchant à réformer l'individu et l'état social, peu espèrent une amélioration par l'instruction donnée par les représentants des religions déclanées : d'autres espèrent tout de l'instruction donnée par les représentants et les salariés de l'Etat-Providence qui, par un programme d'un autoritarisme écrasant, assujettira d'une autre façon, les « citoyens » qui, pour s'être libérés de la tutelle de l'Eglise, retomberont sans merci sous l'étreinte de l'Etat.

Sans aucun doute, lorsque le cerveau malléable de l'enfant est souillé du contact dégradant et odieux de l'autoritarisme du prêtre enseignant, c'en est fait du libre arbitre de l'être ainsi taré par le poids écrasant d'une croyance divine ; l'idée de religion remplacera le libre examen et remplira pour toujours une cellule cérébrale de l'homme ainsi contaminé. L'empreinte spiritualiste pèsera jusqu'à la mort emmi les idées, les élans et les hardiesses du sujet. La résignation aura toujours la prédominance sur l'idée de révolte. L'atrophie de la plus belle faculté chez un homme, celle de penser librement, sera quasi-complète ; le stigmate religieux enraciné étreindra même jusqu'à un certain point, l'intelligence obscurcie par cet avatar éducatif. Peu nombreux sont les hommes s'étant affranchis de cette première empreinte.

D'autre part, la façon dont l'Etat instruit est-elle bien dénuée d'autorité malsaine ? Au contraire, pour n'être pas l'esclavagiste qui prend l'adulte pieds et poings liés, l'Etat habitude dès l'enfance les individus à s'assouplir à son joug. C'est le « mal nécessaire » disent les éducateurs, les mauvais bergers. Nous leur répondrons : c'est le mal tout de même et dont nous voulons nous passer.

Par sa méthode éducative, par ses programmes draconiens, scrupuleusement observés, par l'instruction morale et civique qui régit le premier degré d'instruction de l'enfance et lui fausse les idées, il assouplit à son usage celui dont il fera le bon citoyen ; d'abord chair à canon, puis chair à exploitation et enfin, chair à administration !

La vieille autorité religieuse est là, remplacée par une nouvelle idole que l'Etat a fait sien depuis qu'en 1870-1871, son peuple a reçu la vigoureuse frotteuse dont se souviennent nos pères ; la Patrie est bien la nouvelle religion enseignée dans les écoles du gouvernement, conduisant à « Moloche », toujours en quête d'enfants à engloûtir, d'être à dévorer.

L'enfant sortant des écoles de l'Etat sera toujours tributaire de ce dernier. S'il n'est abruti par l'autorité sous ses différentes formes — sauf sous celle religieuse, ce qui n'est pas trop tôt — il n'en sera pas moins assoupli à toutes les façons dont, sur son individu, il plaira à l'administration de le lancer et lui faire rendre gorge. Outre l'initiative individuelle irrémédiablement enrayée, il faudra que l'enfant devenu citoyen connaisse tous ses devoirs envers l'Etat et ses droits... à l'ergastule, s'il lui prenait fantaisie d'enfreindre les articles du code ou de jeter à bas l'édifice l'ayant asservi, édifice paraissant vouloir se consolider en se séparant fort à propos du reste, de ce membre vermoulu, usé, vieilli, avarié, bon à rien, qu'est l'Eglise. Un peu moins de chapelles, un peu plus de casernes... un abat-toir pour les vieillards qui ne se satisfont pas à vivre avec les 20 sous quotidiens que, magnifiquement, leur prépare l'avènement de la social-démocratie, se hissant à l'assiette au beurre. Belle perspective !

Il est indispensable de signaler à tous les hommes de pensée libre, le péril de l'Etat souverain.

Plus d'ignorants enseignant, certes, tant mieux, c'est une obscurité qui disparaît, mais pas davantage la suprématie de l'autorité gouvernementale ; casse-cou à la tutelle étatiste.

Il ne faut pas saper une autorité et la remplacer à côté, sinon par une pire, au moins par une semblable.

C'est l'école libertaire seule qui pourra faire des hommes libres, l'éducation intégrale, la coéducation des sexes, élevés et instruits librement, sans contrainte, sans déisme, sans patriotisme, les enfants deviendront seulement des êtres affranchis.

C'est le principe même d'autorité qu'il faut anéantir.

Nous nous y employons.

Félix Troupy.

Un « bon juge » italien. — Une femme, une prostituée, comparait il y a quelques jours devant le tribunal de Luques (Italie) sous l'inculpation de racolage sur la voie publique. Or, le juge, contrairement à la loi, a acquitté la pauvre en motivant la sentence de la façon suivante :

« Pourquoi devrais-je punir cette malheureuse ? Parce que ses regards et ses sourires étaient provoquants ? Mais alors pourquoi ne me traitez-vous pas à la barre toutes les jeunes filles, les dames qui prodiguent des regards et des sourires dans les salons, les théâtres, les promenades publiques ? »

« Pourquoi ne m'amèneriez-vous pas toute la cohorte des godelureaux qui lorgnent pour leur oisiveté, les jeunes filles de toutes les classes et les attirant avec des paroles provocantes ? La justice doit être égale pour tout le monde et non accabler les pauvres filles qui, par nécessité font ce que les femmes riches font par vice. »

Tout commentaire gâterait la valeur de ces réflexions.

LA GRANDE TUERIE

La guerre russo-japonaise, avec son contingent de cadavres quidiens, que le télégraphe oublie d'évaluer, nous incite à jeter un regard autour de nous, afin de dénombrer les victimes obscures qu'à chaque instant abat la mêlée sociale.

Pas besoin d'être de canons, de lebel, d'obus et de torpilles pour consommer cet effrayant gaspillage de vies humaines qui est la caractéristique de notre admirable société.

Une rentière de soixante-quatorze ans, Armandine Laurent, est assassinée aux Maisons Rouges, commune de Chessy, près de Troyes ; elle venait de toucher, il y avait huit jours, deux mille francs.

Pour lui prendre les beaux billets bleus, un inconnu l'a d'abord à moitié assommée, puis l'a finalement étranglée. Saluez, c'est la propriété qui passe !

Pauvre septuagénaire ! Mais pourquoi avait-elle, immobilisée dans un coffre, des chiffons de papier représentant du pain, des vêtements, de la vie sous toutes les formes ? Pourquoi, lorsque toutes ces choses manquent à tant de déshérités ? Un de ceux-là est venu à passer, et l'affamé, pour se servir, a écarté d'un geste sauvage le convive attablé et même l'a fait rouler mort sous la table.

Tel autre errant, qui est dépourvu de tout, dans sa fringale de rut, comme de tout le reste, viole et assassine une fillette de Rivede-Gier, et lui arrache ses pendants d'oreilles.

Le propriétaire se fait patron, à sa possession des choses s'adjoint celle des personnes. Alors éclate en pleine évidence son office de meurtrier que semblait avoir usurpé le pauvre, dans le banal cambriolage.

Un ouvrier du ballast de l'Isère, Anfoine Sauron, dans son zèle à besogner pour les actionnaires de la compagnie, n'aperçut pas un rapide qui arrivait à toute vitesse. Le monstre d'acier lui passa sur le corps, le réduisant en une bouillie sanglante.

Ailleurs, ce sont deux carriers, Jean Carrère et Jean Marie Horgues, qui, travaillant dans un ancien forage, à Pierrefitte-Nesfals, donnent un coup de pic sur des carottes de dynamite laissées là par oubli, provoquant une violente explosion et sont tués net.

Les exploités dont ils ont été les holo-caustes, n'en continueront pas moins à palper de beaux dividendes, tandis que la veuve du pauvre Carrère et les êtres chers au malheureux Horgues crèveront la faim comme devant. Et il est convenu que le capital seul court des risques, et c'est même pour cela — quand il condescend à fournir des raisons — qu'il déclare s'abandonner, sous forme d'intérêts, de royaux bénéfices !

De quoi se plaignent les ouvriers ? Les faiseurs de lois les défendent. Par exemple, le conseil d'hygiène du département de la Seine daigne s'intéresser aux 121 peintres que, chaque année, fait périr dans la capitale l'emploi du blanc de céruse. On discute posément : les uns sont contre, les autres sont pour ; car le poison est aussi une marchandise et se vend, et il est des gens qui ont avantage à l'écouler. Puis, on rédigera de volumineux rapports, qui, au bout de s'acheminer vers le Palais-Bourbon et le Luxembourg, pour faire, de l'un à l'autre, la navette, combien de fois ? Si, de ce long travail d'alchimie ergoteuse finit par sortir un texte légal à l'aspect protecteur, vous verrez que les intérêts puissants ligués pour en retarder la naissance, sauront bien se coaliser à nouveau pour en tourner les prescriptions.

La famille, excroissance maladroite greffée sur la propriété, est tout aussi purulente et homicide.

Une marâtre déteste les enfants que son

mari a eus d'une autre femme, parce qu'ils ne sont pas les siens ; et ce mauvais sentiment de propriétaire la pousse à torturer ces pauvres petits avec une cruauté raffinée.

Au Bourg-Blanc, la femme d'un cultivateur, Kérouanton, frappait à grands coups de bâton, jusqu'à lui fracturer un bras, pour l'obliger à quitter son lit, une fillette de quatre ans qui avait à la tête un abcès et une plaie à l'abdomen. Elle traitait d'une façon pareille, deux autres bébés, dont le tort aussi était de n'avoir pas été mis au monde par elle ; motif suffisant pour les battre et les priver de nourriture !

A Tourcoing, c'est la classique vengeance de l'époux outragé. Un cabaretier, Auguste Tievers, surpris sa femme couchée avec un de ses amis : il fonce sur l'infidèle, un couteau à la main. Celle-ci, perdant son sang par plusieurs blessures, affolée, court aussitôt se noyer.

Que dire à cela ? N'avait-elle point juré obéissance et fidélité à cet homme ? N'était-elle point sa chose ? Un cheval et un bœuf, acquis par légitime contrat, ont-ils le droit de disposer d'eux-mêmes et de s'aliéner ?

A Marseille, un jeune marié, Bertinotti, imbu de ces idées extrêmement orthodoxes, faisait à sa femme une singulière lune de miel, frappant dessus à tour de bras, comme il n'aurait pas battu un mulet, car une bête de somme ça coûte de l'argent, et c'est protégé par la loi Grammont. Le frère de l'infortunée, Léopold Pellet, ne vit pas à la situation d'autre remède, que de donner au brutal une leçon un peu rude, à coups de compas dans la poitrine et dans le ventre. Au vingt-septième, Bertinotti tombait mort. Mme Bertinotti, enfin, était libre ! C'était le divorce expéditif et sans frais.

En voici un autre, aux Batignolles, Charles Gozlan, qui aime une ravissante jeune fille, Ouréda. Mais le père trouve insuffisante la situation du prétendant, et il médite d'envoyer Ouréda en Amérique, pour séparer les jeunes gens. Puisqu'elle ne sera pas à lui, Gozlan ne veut pas qu'elle soit à un autre ; il sort un revolver et il la tue, réservant pour lui deux projectiles.

Le vil argent, l'autorité paternelle ou maritale, sont également complices de ce double crime : à chacun sa part du poids de ces cadavres.

Les haines de races, qu'affisent les préjugés patriotiques et religieux, besognent aussi pas mal pour leur compte.

L'antisémitisme ne va point, certes, être réduit par les peines relativement bénignes, dont le tribunal russe de Kichineff a frappé les massacreurs de Juifs, — quatre mois, un an de prison, huit mois, quatre ans de travaux forcés. Des condamnations plus rigoureuses n'auraient d'ailleurs pas plus d'efficacité. Ce qu'il faudrait extirper du cœur des hommes, c'est le dogme intolérant et menteur, c'est l'idée que hors de leur église, il n'y a pas de salut... et pas d'honnêteté possible. Les juifs sont des voleurs et des usuriers, mais les chrétiens sont d'autres. La propriété, c'est toujours le vol, quelles que soient les mains qui la détiennent.

Aux Etats-Unis, ce n'est pas une question de prépuce coupé ou de nez crochu, qui engendre les implacables inimitiés, mais une simple différence de couleur. Les blancs s'imaginent avoir dans leurs veines, un sang d'une essence plus fine que les noirs : en effet, ne les ont-ils pas vaincus et totalement dépossédés ? Et voici de quelle façon ils entendent démontrer leur incontestable supériorité.

A Springfield, dans l'Ohio, un de ces parias à la peau noire, ayant commis un meurtre, deux mille fanatiques yankees forcèrent les portes de la prison, pour le lyncher. Puis, en guise de représailles, ils envahirent le quartier nègre, et y mirent le feu. C'était à peu près aussi bien raisonner que Jéhovah, quand, pour une pomme mangée par Adam et Eve, il continue à châtier leur descendance, après quelque six mille ans.

D'un bout du monde à l'autre, l'homme livre à l'homme une guerre sans répit. Les champs de bataille aux apparences les plus pacifiques ne sont pas les moins meurtriers : la misère, avec ses tares innombrables, l'alcoolisme, la prostitution, la syphilis, est le bouillon de culture merveilleux où viennent en outre à souhai tous les bacilles et toutes les épidémies, la tuberculose, la fièvre typhoïde, etc. Plus de riches et plus de pauvres, plus d'opresseurs et plus d'opprimés, plus d'autorité privée ou publique, plus de bien et de mal, plus de lois, de religion et de patrie ! Alors, les causes de division cessant, on pourra vivre en paix et ne plus passer son temps à s'entre-gorger.

Silve.

Nous prions instamment les camarades de nous faire parvenir leur copie le MARDI SOIR AU PLUS TARD.

ON DÉSARME !

La France entre, avec une ardeur inouïe, dans le sentier de la paix que lui a frayé son impérial ami, Nicolas. Jugez-en :

Pelletan, mis sur la sellette par quelques requins parlementaires qui ne demanderaient pas mieux que de lui souffler son portefeuille, se défend comme un beau diable ; et, ma foi, par a plus b, il prouve que, sous son ministère, toutes choses ont marché à pas de géant, tout, sauf le désarmement, bien entendu.

Grâce à lui, l'escadre d'Extrême-Orient, qui n'avait que des forces insignifiantes, comprend trois croiseurs du dernier type, munis d'une puissante artillerie, et trois croiseurs de deuxième classe, outre le d'Assas, qui est sur le point d'arriver à bas.

La Chambre, sans lésiner, a voté pour « les points d'appui » la bagatelle de 150 millions. Avec de pareils points d'appui, on ne peut être que fort, et les pauvres diables qui ne mangent qu'à de rares intervalles en sont déjà tout ragailardis.

Pelletan, aussi généreux que les députés, a renchéri sur ses prédécesseurs : ils n'avaient dépensé que 16 millions en cinq ans, pour la défense de Bizerte, un de ces fameux points d'appui ; quant à lui, il n'y a pas consacré moins de 14 millions dans l'espace de deux ans.

Par exemple, ce qui le contriste, ce brave Pelletan, c'est de n'avoir pas à sa disposition assez de torpilleurs et de sous-marins. Mais il a fait tout son possible afin qu'il en fût autrement, et il a si bien manœuvré que la Chambre lui a voté, dans ce but, 50 millions de plus.

Pelletan, qu'on le sache, travaille avec zèle pour la cause du progrès et de l'humanité. Il est en train de créer un type de torpille plus puissant, et il accroît le nombre de nos submersibles !

Jean Foré.

POUR NOS ENFANTS

Dans la lutte que depuis plus de vingt ans l'Etat laïque a engagée contre l'enseignement congréganiste, lutte qui, ces temps derniers, a pris un tel caractère d'acuité, la victoire semble devoir définitivement rester aujourd'hui à l'enseignement laïque.

Sans doute, il y a lieu de se réjouir de la défaite de l'enseignement congréganiste puisque ce dernier n'a d'autre base que le dogme. Or le dogme est le pire ennemi de la raison humaine, à laquelle il interdit tout doute, toute critique, tout « raisonnement ».

Mais il importe au plus haut point, pour l'éducation intellectuelle de nos enfants et partant pour la préparation de l'avenir social de demain qui résultera de la mentalité des générations en formation, il importe que cette substitution ne soit pas une simple substitution de dogmes. Ce qui importe, ce n'est point que le dogme soit changé, que le dogme laïque prenne la place du dogme religieux, c'est que tout dogme soit exclu de l'enseignement.

Malheureusement, les méthodes et les livres scolaires encore en usage conservent l'esprit dogmatique des méthodes et des livres congréganistes auxquels ils ont succédé, et, il faut le dire, sur lesquels ils sont modelés.

Une modification profonde doit être apportée dans les méthodes à adopter désormais. Aux méthodes dogmatiques que conserve encore l'enseignement laïque doivent être substituées des méthodes vraiment scientifiques, basées sur l'observation, l'expérimentation et l'examen critique même de l'école.

C'est dans ce but que s'est fondée la Ligue pour la Défense de l'Enfant.

La Ligue pour la Défense de l'Enfant, se propose de publier des ouvrages scolaires conçus suivant ces méthodes, ouvrages destinés à éveiller chez l'enfant l'esprit d'observation, de réflexion, à développer son initiative intellectuelle en lui présentant les matières enseignées non comme des articles de foi à accepter sans contrôle, mais comme des notions reposant sur des principes scientifiques dont il lui est loisible — et même recommandé — de vérifier l'exactitude.

Elaborer un ensemble d'ouvrages ayant pour objet l'épanouissement de la personnalité de l'enfant, par la culture de ses facultés d'initiative, de ses qualités d'originalité, par l'exercice de son sens critique et de sa volonté, le développement du sentiment éclairé de la responsabilité de ses actes et de leurs conséquences, dans le but de faire de lui un être libre, ne laissant que de sa conscience et capable de ne puiser sa

loi morale qu'en lui-même, en dehors de toute direction ou de surveillance extérieures, telle est l'œuvre que s'impose la Ligue pour la Défense de l'Enfant.

Quelle que doive être l'issue de ses efforts, elle est certaine de faire une œuvre utile, nécessaire, car dans la mesure de ses moyens, elle contribuera à la régénération intellectuelle et morale de l'humanité par la libération des mentalités et des consciences.

C'est pourquoi elle fait appel à tous ceux qui approuvent son action pour qu'ils en assurent l'efficacité par leur concours.

La Ligue pour la Défense de l'Enfant a dès maintenant, en préparation, un ouvrage de Premier Enseignement ; un Manuel de Morale est à l'étude, et un livre d'Enseignement Scientifique est en projet.

De plus, elle s'institue en société coopérative à personnel et capital variables par actions de 25 francs dont le dixième seulement, soit 2 fr. 50, est exigible pour devenir membre adhérent.

Tous les professeurs, directeurs d'école ou instituteurs qui auront adhéré à la société coopérative et s'y fourniront de livres scolaires deviendront, par le fait, ses collaborateurs et participeront aux répartitions annuelles de bénéfices au prorata du montant de leurs commandes.

Les souscriptions sont reçues chez André Girard, 1, rue Chaintron, Grand Montrouge (Seine).

L'ABSURDITÉ SYNDICALE ET COOPÉRATIVE

Les camarades déistes ne veulent pas que les athées traitent la question « divinité » dans les églises. Sur ce sujet, dans les édifices du culte, la parole est réservée aux déistes.

Les camarades politiciens ne veulent pas que les abstentionnistes traitent la question « politique » dans les réunions d'électeurs. Sur ce sujet et dans les milieux électoraux, la parole est réservée aux politiciens.

Les camarades nationalistes ne veulent pas que les sans-patrie traitent la question « patriotique » dans les réunions de patriotes. Sur ce sujet et dans les milieux chauvins, la parole est réservée aux nationalistes.

Les camarades syndicalistes ne veulent pas que les anarchistes traitent la question « syndicale » dans les réunions corporatives. Sur ce sujet et dans les édifices réservés par les « pouvoirs publics » aux groupements ouvriers légalement constitués, la parole est réservée aux syndicalistes.

Samedi soir, à la Bourse, immédiatement après une menace d'interdiction de parole adressée aux adversaires des syndicats qui parleraient des syndicats, nous avons eu le plaisir d'entendre un rétribué des syndicats sortir un boniment d'une demi-heure en faveur des syndicats.

Nous croyons sincères la plupart de ceux qui fréquentent les églises, les sociétés de gymnastique, les syndicats et les coopératives. Nous croyons sincère le détail que l'on tend et que l'on mène à l'abattoir. Mais que ce détail ne vienne pas parler de révolte. Révolte et résignation font deux.

Si tous les malheureux qui croient à la divinité, à la politique, à la patrie, si tous les malheureux qui croient au syndicalisme et au coopératisme et qui dépensent leur énergie dans le vain travail syndical et coopératif, abandonnaient ces préjugés, ils feraient sûrement quelque chose.

Ils feraient sûrement autre chose que d'adorer la divinité (?), de se fabriquer des maîtres en la personne de représentants et de se fabriquer des protecteurs en la personne de soldats.

Ils feraient autre chose que de laisser se créer leurs secrétaires et commercer leurs commissions d'achats. Les gouvernants sont bien aise de voir les « prolétaires » faire joujou au lieu d'agir utilement.

— S'occuper de divinité, c'est ATTENDRE ;

— S'occuper de politique, c'est ATTENDRE ;

— S'occuper de patrie, c'est ATTENDRE ;

— S'occuper de syndicats ou de coopératives, c'est ATTENDRE.

Les mouvements à faire, nous croyons les connaître. Ils ne ressemblent pas à ceux dont nous venons de parler.

Et, puisque nous nous adressons aujourd'hui plus spécialement aux syndiqués, nous leur dirons :

« Camarades, rien ne serait plus utile que de discuter longuement, fraternellement, et méthodiquement la question de savoir si, oui ou non, la méthode syndicale et coopérative est la bonne. Nous croyons pouvoir montrer que le but à atteindre est, non l'amélioration des salaires, c'est-à-dire la continuation à perpétuité de l'organisation actuelle, mais la suppression des salaires ; les syndicats veulent améliorer les salaires et rendre supportable (comme si c'était possible ?) l'organisation actuelle. Nous croyons pouvoir montrer que le but à atteindre est non la participation au commerce, mais la suppression du commerce ; les coopératives font du commerce.

« Camarades de la Bourse du travail, quand vous voudrez, nous sommes prêts à venir, en toute camaraderie, discuter avec vous ces questions, soit à la Bourse, soit ailleurs. »

Ceci dit, nous n'avons pas l'illusion de croire que pareille proposition sera acceptée. Le bétail syndiqué craint l'expression des idées qui ne sont pas siennes.

Tu n'écouteras pas, bétail !
Bétail, tu n'écouteras pas !

Paraf-Javal.

Nous tâcherons de reprendre la semaine prochaine la suite de l'Organisation du bonheur et des Livres à lire.

ALCALA DEL VALLE

Samedi dernier, a eu lieu, à la Bourse du Travail, le meeting annoncé en faveur des torturés d'Alcala del Valle.

Des planques, Beausoleil ont pris la parole pour protester contre les cruautés infligées des inquisiteurs de l'Espagne contemporaine.

Puis, un débat a failli s'établir sur la question syndicale. Yvelot a plaidé chaleureusement la cause des syndicats : c'est une œuvre saine, a-t-il déclaré, que de les libérer ; et, si l'on ne se sent pas le courage de l'acte individuel, n'est-ce point là un bon emploi de ses facultés ?

Paraf-Javal convie, pour la fin de la séance, ceux des auditeurs qui seraient disposés à écouter la thèse contraire. Pour l'instant, il fait l'histoire des horreurs d'Alcala del Valle. La France, sur ce chapitre, n'est d'ailleurs pas si loin de l'Espagne ; exemple : cette malheureuse Céline Renoir, qui, pour avoir fait de la contrebande, fut jetée, à Lille, dans un cachot glacial, où ses pieds se gélèrent et, finalement, sous l'action de la gangrène, se détachèrent d'eux-mêmes ; exemple encore : ces camarades d'Abbeville, arrêtés et maintenus arbitrairement en prison, pour le seul fait d'avoir connu un anarchiste inculpé d'un délit.

Divers autres orateurs ont abordé le même sujet, avec une véhémence indignation.

Finalement, un ordre du jour flétrissant les bourreaux espagnols, a été adopté ; et on a décidé qu'il serait transmis à l'ambassade d'Espagne, pour mettre le nez du

Pouvoir dans sa propre vilénie et pour qu'il se rende compte du jugement porté sur ses actes par l'opinion publique des autres pays.

IVAN.

LES ENFANTS MEURENT

Entre soldat et magistrat,
Culotte rouge et toge noire,
On s'entend, on s'entendra
Toujours comme larrons en foire !
Toques et képis sont amis,
Unis contre nous et les nôtres :
Sans cesse on voit ces bons apôtres
Acquiescer les uns par les autres
Quel que soit le forfait commis !...

C'est pourquoi, mères douloureuses
Dont les fils sont assassinés
Dans les casernes ténébreuses,
N'attaquez point les galmonnés
Par-devant les enjuponnés !
Culotte rouge et toge noire
S'entendent tels larrons en foire.

Mères ! vous comprendrez un jour
Que toute procédure est vaine
Et que seul un « avoir » de Haine
Peut balancer un « Doit » d'Amour.
Le jour viendra, victimes blêmes
Où vous vous vengerez vous-mêmes !

Louis Marsolleau.

LA CALOMNIE

La calomnie est une arme lourdement maniée par les uns, finement par les autres. Elle tranche les réputations, fauche les caractères, trouble la sérénité ou le repos des personnes sur lesquelles elle s'abat avec perfidie. Ses ravages sont considérables, parce qu'il est souvent difficile de les prévenir ou que, parfois, on les ignore.

La calomnie est l'instrument des sots, des méchants ou des jaloux. Quand elle s'exerce dans l'ombre, elle est redoutable ; publiquement, elle est aussi lâche.

Réduire à néant la pureté morale, la probité intellectuelle ou matérielle des gens dont la sincérité irrite ; dresser avec irréflexion ou volontairement un réquisitoire contre des individus à la conscience nette, insinuer qu'ils sont des êtres pervers, bavarder sur eux comme une limace sur une feuille de papier blanc ; parce qu'on est constipé cérébralement, bêteux, ignare, se permettre d'accuser des citoyens d'horreurs invraisemblables, n'est-ce pas la preuve de l'indignité des calomniateurs, de leur manque de sens critique ?

La calomnie est le signe le plus significatif de la faiblesse d'esprit, le symptôme de la stupidité des diseurs de mensonges, des émetteurs d'infamies.

Calomniez, calomniez, il en restera toujours quelque chose. Cette maxime est en honneur chez les politiciens, les jésuites et même dans une certaine partie du peuple. L'intérêt, la peur et la bêtise sont les principaux mobiles auxquels les êtres humains obéissent. On prend si peu la peine de se renseigner, de parler pour formuler une pensée, soit par calcul, soit par aveuglement, que les sorties les plus injustifiées ont lieu contre de très braves gens. La flèche empoisonnée de la médisance est décochée au cœur des victimes, et les bourreaux se lavent les mains comme Ponce-Pilate après la condamnation de Jésus-Christ.

Vous connaissez tous l'extraordinaire maëstria avec laquelle les gouvernants, les journalistes de la presse autoritaire se vrent à l'agréable jeu des insinuations, des sous-entendus, au préjudice de ceux qui s'égarent ou ont un idéal différent du leur.

Ce jeu est le passe-temps favori des parasites et des dévoyés.

Il est doux de piétiner, de salir ceux-ci ou ceux-là, à la diable, quelquefois par tactique, par désœuvrement, avec la rancœur de l'impuissance, pour emplir son escarcelle, défendre coûte que coûte, vallo que vallo, un parti, satisfaire des instincts débridés, ou se donner l'acre plaisir de la diffamation, parce qu'on a un encéphale insuffisant.

Les calomniateurs n'ont rien de commun avec les esprits nerveux, incisifs, parfaitement désintéressés, s'exprimant sur toutes choses et sur tous avec une rare franchise, une vigueur aiguë.

La calomnie est due à une mauvaise analyse des faits et des personnes, elle a sa source dans les préjugés, l'ambition, l'envie de jouir par tous les moyens, l'incapacité à concevoir la justice, la vérité, la raison, l'impossibilité momentanée de comprendre autrui.

La calomnie est vaste ou mesquine, selon les mentalités et les situations. Dans les sphères bourgeoises ou aristocratiques, elle est un principe, un parti-pris évident, une institution nécessaire. Dans les milieux populaires, elle est le résultat de l'inconscience et de la corruption, bien des choses étant pourries dans notre société.

La calomnie se manifeste aussi, de particulier à particulier, avec sa tendance à l'extensibilité, sa propension au grossissement ; d'imperceptible qu'elle était, elle se développe peu à peu sous de multiples influences, augmente sans cesse ; ombre au début, empruntant ses éléments constitutifs à toutes les lâchetés de la vie, elle est énorme à la fin.

Beaumarchais a donné de la calomnie une admirable définition dans une pièce étiolante d'esprit, ruisselante de verve.

La calomnie est d'abord un bruit indistinct, un murmure très léger, *pianissimo* ; plus tard, ce bruit est déchirant, *fortissimo*.

La calomnie est de l'animalisme.

Reste des âges de ténèbres, l'humanité nouvelle en rejettera jusqu'au souvenir.

Antoine Antignac.

SANS - TRAVAIL

Les poings se crispent et la faim qui gronde dans les ventres creux, conseille les gestes mauvais, les colères, les révoltes. Alors qu'il est encore temps, calmez cette faim, étouffez ces rancœurs, apaisez ces laines qui montent, faites la charité. (Le Populaire, de Nantes, 20 février.)

Depuis l'été 1902, pendant lequel les chantiers de la Loire congédièrent la plus grande partie de leur personnel — à la suite du vote de la loi sur la marine marchande — il se trouve une foule d'ouvriers sans travail à Nantes.

Il y en eut environ 10.000 brusquement jetés sur le pavé ; puis ce chiffre se modifia par suite de l'embauchage de plusieurs ouvriers qui trouvèrent du travail ailleurs. Il est maintenant de 5 ou 6.000 — y compris les chômeurs de tous métiers — et les journaux les plus optimistes de la région estiment, en y joignant les femmes et les enfants, à 15.000 le nombre des personnes qui se trouvent par ce fait privées de toute ressource.

La misère la plus affreuse règne chez beaucoup. Qu'on en juge par cet extrait d'une lettre adressée aux usiniers de toutes les industries et dans laquelle on leur demande de permettre aux chômeurs de parfaire les heures qui sont faites dans les usines en plus du nombre légal :

« ...Bon nombre de nôtres sont dans une misère affreuse, à tel point qu'il s'en trouve qui n'ont plus qu'une paillasse pour se coucher, ayant mis au Mont-de-Piété tout ce qu'ils possédaient pour se procurer quelque argent, afin d'avoir du pain pour eux et

ESSAI

SUR

L'Individualisme Essentiel

par André VEIDAUX

XVII

NÉGATIVISME ET DÉTERMINISME
INDIVIDUALISTES

De l'individu nous n'avons pas fait une fiction. L'individu dont nous avons présenté la silhouette et que nous avons situé dans la pleine nature en travail de perpétuelle différenciation, l'individu existe en réalité. Nous ne pensons pas l'avoir fondu dans une abstraction métaphysique, une entité, un mythe, une représentation symbolique, ni nous être égaré dans l'hallucination, dans l'extase égolaire, dans le concept gratuit d'une formation si lointaine qu'elle en deviendrait chimérique.

L'individu, être non imaginaire, ne saurait non plus participer du dogme. Convient-il à l'individualisme de se décréter fixe, rigide, unithéorique, froidement géométrique ou sèchement définitif ? Au contraire, le corps, l'esprit, le cœur, l'intelligence, l'éducation, ne sont-ils pas choses essentiellement déterminées, vivantes, actuelles, toujours, impatiemment d'existence propre et intense, jalouses de se différencier les unes les autres à l'infini, du moins en tactique et en instinct ? Nous croyons avoir évité l'écueil sinon résisté au courant qui nous eût entraîné vers l'écueil. Notre indi-

vidualisme répudie la vanité des idéalismes décevants qui convoitent l'absolu, mais s'il s'érige dans l'exaltation de l'orgueil libéral, il ne cesse point d'humilier son génie subalterne devant le génie souverain de la nature ni de payer son tribut au déterminisme.

Et les théologiens sont mal venus à nous parler de libre arbitre. Car la liberté, oui, la liberté philosophiquement absolue ne peut exister... En effet, existerait-elle qu'elle ne saurait être elle-même que déterminée par des influences quelconques, réactions physico-chimiques du centre nerveux, intuitions moins soudaines que mouvements réflexes, inspirations éducatives et suggestions inconscientes. Aussi, la discipline ressortissant à l'ordre des choses positives, la liberté se range de soi dans l'ordre des choses négatives. L'individualisme lui-même, en dernière conclusion, n'apparaît plus que comme une négation pure et simple, — la négation du sociatisme.

Pour bien établir la valeur critique de la philosophie négative que personne ne songe à opposer à la philosophie positive et qui s'en déclare, au contraire, le soutien, le repoussoir, examinons, par exemple, un individu instantané... Il ne tarde pas à devenir le siège d'émotions neuves, donc négatives des précédentes, lesquelles affectant l'équilibre actuel de son appareil sensitif, lui font éprouver le besoin de modifier le rythme de sa station à un moment donné.

La volition consécutive à cet état d'innervation est déterminée par tout un faisceau de réactions mentales qui aboutissent à la prise en considération d'un but nouveau et des moyens accessibles à ce but. Mais la conception de ce but repose sur le choix, sur un exercice d'élimination préalable ! car on n'ignore pas que l'esprit ignorant est incertain, laborieux et compliqué, alors que l'esprit savant se découvre relativement dans la simplicité, parce que, jouissant de la connaissance et du classement méthodique des matériaux, il élimine d'instinct et d'habitude éducative, judicieusement, rapidement, « sans en avoir l'air », les solutions étrangères, à son humeur. L'acte postérieur

seul, travail choisi, énergie résolue, est positif (1).

La volonté offre donc une constitution nourrie négativement. Arbitres et libérateurs, ou plutôt arbitraires, apprenez ceci par cœur : on sait bien ce qu'on ne veut pas, on sait moins ce qu'on veut ! Et finalement les apparences de la volonté n'accusent que le produit des éliminations de tout ce qu'on ne veut pas. Cela met en relief l'universalité du déterminisme... L'individualisme procède également de la négation. Ainsi de l'anarchisme, abstention de l'autorité ; ainsi de la vertu, abstention du vice ; ainsi de la justice et des grandes pensées esthétiques et morales, abstentions de l'iniquité, de la laideur et de l'immoralité, mais abstentions agissantes en contrariété et non en indifférence (2). C'est pourquoi l'idéal de l'éducation, impartiale, serait d'aboutir à la

(1) Toute action, dénotant une rupture d'équilibre, provoque la naissance d'une action égale, simultanée et de signe contraire, ou réaction. L'action directe étant considérée comme positive et la réaction fomentée par l'état d'inertie à un moment donné comme négative, nous voyons que le sociatisme est d'essence positive, l'individualisme d'essence négative, ainsi que la fixité des espèces tendant à ramener les exceptions au type stable est positive, leur variabilité négative, de même que l'analyse est positive, la synthèse négative...

En sorte que le sociatisme étant positif et l'individualisme négatif, leur somme arithmétique demeurant constante et égale à l'unité, l'égalité qui exprime leur rapport :

$$\text{Soc.} + \text{Ind.} = K = 1$$

peut s'écrire, algébriquement, de la manière suivante :

$$\text{Soc.} - (-\text{Ind.}) = 1$$

Enfin, applications extrêmes et intermédiaire :

$$S_1 - (-I_1) = 1$$

$$S_0 - (-I_0) = 1$$

$$S_2 - (-I_2) = 1$$

$$\frac{S_3}{3} - \frac{(-I_3)}{3} = 1$$

(2) Un exemple peu banal de définition négative, entre cent, est le suivant, du, je crois, à Bichat : « Le vie est l'ensemble de toutes les fonctions qui s'opposent à la mort. »

résolution du monde social en un terrain neutre, en un milieu amorphe, tel que chaque enfant appliquant sa nature prime-sautière à la nature déjà domestiquée par les anciens s'individualisât nécessairement, malgré lui, s'auto-individualisât, sans déchets de temps, ni d'action et de pensée éducationnelles.

La constitution fondamentale positive du sociatisme et du sociétisme permet — ces derniers de s'amputer, de se désagréger, ainsi que la déformation suppose la possession de la forme, ainsi que pour réformer les mœurs, dit Montesquieu dans une demi boutade, il faut en avoir. Or, nous avons établi qu'à l'origine du cycle nébulaire, la somme du sociatisme et de l'individualisme étant constante et égale à l'unité, le sociétisme était intégral et l'individualisme infinitésimal. La progression individualiste, par conséquent fonction de la régression sociatiste-sociétiste, revêt une allure de négation. L'individualisme se nourrit de désocialisation, il ne conquiert pas par lui-même, au moyen de ses ressources propres, suivant une hypothèse dont il poursuivrait la réalisation consciente ; il ne jouit pas d'un organisme dont les besoins d'entretien et de développement l'inviteraient à puiser dans l'ambiance les éléments de vie ; non, l'individualisme s'assimile ce que le sociétisme consent à lui abandonner, il bénéficie de la dissolution du sociétisme : les cessions, les abdications, les renoncements de celui-ci déterminent les acquisitions ou plutôt font s'effacer les obstacles qui s'opposent à la détente de celui-là qui s'opposent à la détente de celui-ci.

Le phénomène individualiste, en un mot, ne consiste point dans un mouvement d'invasion préméditée, mais dans le mouvement d'aspiration résultant de la retraite du sociétisme, car l'individualisme n'absorbe pas, il ne s'approprie pas les attributs de la discipline, comme le guerrier victorieux rentre dans ses foyers chargé des dépouilles du vaincu : il nie, il détruit, il pulvérise, il purifie, il nettoie la place, — il fait œuvre de négation, — de négation sociétiste !

Très nettement, il appert de sa formation

(1) Voir Libéraire depuis n° 48, 9^e année.

leurs enfants, puisque le boulanger et l'épicière refusent de continuer le crédit, ne pouvant eux-mêmes arriver à faire face à leurs affaires par le crédit qu'ils ont dehors et n'entrevoient pas la fin de cette situation affreuse...

« Il s'en trouve qui n'ont qu'une paillassse pour se coucher » et ceux-là sont plus nombreux qu'on n'ose le dire. Il s'en trouve des quantités qui viennent de passer leur deuxième hiver sans feu. Il s'en trouve aussi qui ont vécu de longs jours sans manger, n'ayant pas même une bouchée de pain !

Pas de feu ! Pas de pain ! Peut-on se faire une idée de ce qu'il y a de terrifiant dans ces mots pour l'ouvrier qui est resté près de deux ans dans une inaction forcée et n'a guère d'espoir de voir sa situation s'améliorer ? Conçoit-on les souffrances physiques et morales de l'homme qui a le ventre creux et dont la femme et les enfants grelottent entre les quatre murs dénudés d'une mansarde et errent famine ?

Il faut croire que non, car personne ne fit rien pour soulager ces infortunes. Les bourgeois nantais, dépourvus de tout sentiment d'humanité à l'égard des prolétaires, fermèrent volontairement les yeux au spectacle des misères qui les entouraient. Leur digestion ne fut nullement troublée par la pensée que quinze mille hommes, femmes et enfants étaient là, qui mouraient de faim à leurs portes...

Malheureusement pour eux, un pareil état de choses ne pouvait durer éternellement. Un homme, ne fût-il qu'un vulgaire ouvrier, doit vivre et faire vivre les siens. Aussi de sourds murmures de révolte commencèrent à se faire entendre. Il fut décidé que les chômeurs se porteraient en masse à la Préfecture et à la Mairie pour y réclamer du travail. On leur en promit, mais... on ne leur en donna point !

Le 9 février, une réunion eut lieu à la Bourse du travail. L'ordre du jour suivant y fut voté :

« Les ouvriers chômeurs, réunis à la Bourse du travail, le 9 février 1904, fatigués d'entendre des promesses de reprise de travail depuis dix-huit mois, réclament énergiquement des pouvoirs publics une nouvelle loi sur la marine marchande. En outre, ils demandent à la municipalité l'ouverture de chantiers communaux. »

Une délégation alla trouver le ministre pour la mise à exécution de divers travaux. M. Combes écouta avec beaucoup d'attention les délégués et parut très touché par l'exposé de la crise industrielle qui sévit à Nantes. Il promit de s'occuper personnellement de la question.

Mais les sans-travail attendaient toujours et ne voyaient rien venir...

Les promesses, même celles d'un ministre, ne leur suffisaient plus. Ne pouvant avoir du travail, ils réclamèrent du pain. Deux ou trois fois par semaine, ils se dirigèrent vers la Préfecture et la Mairie, en criant : « Du Pain ! » Puis les manifestations d'abord calmes devinrent plus tumultueuses. Aux cris : du pain ! se mêlèrent bientôt les accents de l'Internationale et de chants révolutionnaires.

La bourgeoisie nantaise eut un moment peur : pour arrêter le mouvement de révolte qui allait s'accroissant, elle voulut bien ouvrir les yeux, et que vit-elle ? Elle vit, ô grands dieux, des malheureux qui avaient les boyaux vides ! Était-ce possible ? Des gens si intéressants ! De braves ouvriers ! Et patati, et patata !

Pour remédier au mal, elle fit la charité. Les journaux, tant républicains que nationalistes, firent journellement appel à la bonne volonté de leurs lecteurs, invitant chacun à verser son obole. Des quêtes à domicile furent autorisées. Des représentations théâtrales extraordinaires furent données au profit des sans-travail.

Malgré tout, l'argent si facile à trouver quand il est destiné aux congréganistes ou

aux œuvres pieuses fut plutôt rare dans ces circonstances, et les quelques bons de pain distribués, d'ailleurs partiellement par la Municipalité, ne suffirent pas à nourrir toutes les bouches.

C'est alors que fut voté l'ordre du jour suivant :

« Les chômeurs, réunis jeudi 18 courant, à la Bourse du Travail, étant las d'attendre les secours recueillis en leur faveur et remis à la mairie ; étant poussés par la faim, décident à l'unanimité, d'aller chez MM. les boulangers et de se faire délivrer du pain, en laissant des reçus qui seront payables à la Mairie, sur les souscriptions faites pour eux. »

Ce qui fut dit, fut fait : les manifestants, précédés de charrettes destinées à recevoir les provisions, se rendirent chez des boulangers et y prirent tous les pains disponibles en échange de reçus que la Mairie se vit dans l'obligation de payer.

Et maintenant, les choses en sont là. Comment se termineront-elles ? Personne ne peut le prévoir. La charité suffira-t-elle à arrêter le mouvement populaire qui se dessine à Nantes ? C'est possible, mais ce n'est pas certain.

Enfin, quoi qu'il advienne, tous ces faits n'auront pas été inutiles pour l'éducation de la masse. Ils auront fait pour la vivification de l'esprit de révolte beaucoup plus que nombre de discours et écrits. Ils auront confirmé une fois de plus cette chose que les anarchistes ont toujours soutenue, à savoir que la bourgeoisie est partout la même, qu'elle se soucie fort peu des travailleurs et que, si quelquefois elle consent à leur restituer, sous la forme d'hypocrisie et vile charité, quelques parcelles de ce qu'elle leur a volé, elle n'agit que sous l'empire de la peur et pour jouir avec plus de sécurité de ce qui lui reste.

A. L., instituteur.

FÉMINISME

Réponse à Duchmann

J'apprends, sans trop de surprise, que ma réponse ne répond à rien ! Je ne dis pas un mot sur le mariage, ni sur le suffrage universel, ni sur l'égalité des droits et des salaires, etc., voilà qui est plaisant, mais qui donc m'a interpellé sur ces sujets ? Maintenant que vous semblez vous intéresser à ce que nous en pensons, je suis prête à répondre à toutes les questions : je ne m'engage pas à les résoudre naturellement, mais puisque vous êtes curieux de connaître la pensée des femmes, sans doute pour exercer votre verve satirique, voilà une occasion. J'avais l'intention de vous réfuter complètement la semaine dernière, j'avais commencé, mais le temps m'a manqué.

Vous avez mal interprété mes phrases. Je ne nie pas du tout l'influence des conditions économiques sur les mœurs (des hommes principalement) : j'ai dit, et je le répète, que ce n'est pas, comme on le prétend, la seule cause du libertinage ; l'immoralité qui règne dans la conduite de vos semblables et qui éclate dans leurs discours, leurs écrits, leurs procédés, n'a absolument rien à faire avec la question économique.

L'abus du plaisir rend les hommes impuissants. Pour forcer la nature, ils ont recours aux excitations malsaines : le tabac, la boisson, avec son cortège de liqueurs empoisonnées, ses vins frelatés, la presse pornographique, etc., sont mis à contribution. Qu'est-ce que la question économique peut faire là ? pas grand-chose. Les riches se dépravent avec des produits de meilleure qualité, se ruinent pour telle actrice en vogue ; le bourgeois plus modeste se contente d'une maîtresse ou deux ; l'ouvrier s'empoisonne avec l'alcool à vil prix, abandonne la femme et les enfants aux horreurs de la misère ; mais tous, du haut en bas de l'échelle sociale, n'ont qu'un but unique : s'amuser, jouir de la vie, et adienne pour ça.

l'expression d'une direction générale imprimée au mouvement de la matière ; dans les manifestations synoptiques de la nature que les manifestations différentielles d'un principe commun et d'une commune origine ; dans la morphologie biologique et psychique des êtres qu'une morphologie entière obéissant à une identique loi de vie chimique, physique et mécanique. Et toutes ces énergies, toutes ces formulations, s'apparentent, se fascient, s'unifient, dans l'énergie primaire et intégrale qui formule inséparablement le substance, les milieux animés et les espaces sidéraux. On peut répéter ici, avec Goethe, que le budget de la nature est fixe, car il n'y a pas deux ou plusieurs natures, car la nature est une, continue, essentielle et permanente en quantité.

Autrefois on distinguait entre les physiques, les chimiques, les mécaniques, selon qu'elles traitaient de la matière brute ou de la matière vivante, on distinguait entre ces matières comme on distinguait entre les énergies. On en comptait plusieurs catégories comme les Grecs comptaient quatre éléments et les Chinois cinq, au moins. Aujourd'hui encore des controverses après s'élève entre les partisans du monisme ou du déterminisme biologique et psychologique et ceux du vitalisme ou du finalisme. La vieille dispute entre les matérialistes et les spiritualistes, entre les athées et les providentialistes, se corse scientifiquement.

Eh bien, nous pensons que la matière, toute la matière ! que l'énergie, sa compagne indivisible, toute l'énergie ! sont régies par les lois ordinaires de la mécanique, de la physique et de la chimie (1).

(1) « Il n'y a, en réalité, qu'une physique, qu'une chimie et qu'une mécanique générales, dans lesquelles rentrent toutes les manifestations phénoménales de la nature, aussi bien celles des corps vivants que celles des corps bruts ; tous les phénomènes, en un mot, qui apparaissent dans un être vivant, retrouvent leurs lois en dehors de lui, de sorte qu'on pourrait dire que toutes les manifestations de la vie se composent de phénomènes empruntés, quant à leur nature, au monde cosmique extérieur. CLAUDE BERNARD

Est-ce que c'est la question économique qui a conduit le baron Adelsward à la débauche, à la folie et à la mort honteuse que vous savez ?

L'organisation sociale est basée sur la réalité, non sur le sentiment dites-vous ? Le militarisme est une réalité brutale et odieuse en effet : pour la maternité, c'est différent, une fonction d'ordre purement physiologique ! voilà certes une vérité, pour ce qui concerne le fait de la génération suivie de grossesse, accouchement, etc. Or, et voici où nous ne sommes plus d'accord, comme le mot « physiologie » veut dire « science qui traite de la vie et des fonctions organiques par lesquelles la vie se manifeste », je ne vois pas que ce soit du ressort du sentiment !... D'ailleurs, tout le monde sait, du reste, que l'amour ne réside pas seulement dans le geste brutal de la procréation ; l'amour (pour la femme du moins) tient de l'imagination d'abord, puis envahit le cœur et enfin l'organisme tout entier. Ignorez-vous donc, Duchmann, que la femme avant d'être mère, avant d'être épouse (dévouée, résignée, obéissante) est amante ? Savez-vous que la femme, non seulement comme être humain, mais comme être vivant, a droit à l'amour, librement consenti ? et ne savez-vous pas que toutes les joies et félicités que les poètes chantent, le bonheur d'être aimée est pour nous le plus grand, le premier des biens... ignorer, ou négliger cette cause vitale de l'âme féminine, dénote une absence complète d'observation et d'expérience physiologique. Mais cette grave question de la maternité sans amour qu'on a l'outrecuidance de vouloir nous imposer ne nous tourmente pas autrement ! L'Etat trouvera toujours des citoyens ! Ne vous y fiez pas trop.

Si la femme moderne, consciente de sa valeur et de ses droits naturels qui existent malgré vous et que vous n'avez pas la puissance de supprimer, s'achemine vers la stérilité volontaire, croyez bien qu'elle a d'autres raisons que de se masculiniser et devenir électorice ; cherchez-en bien plutôt la cause dans votre égoïsme et votre matérialité repoussante. Ah ! vous avez cru jusqu'ici qu'il suffisait à son bonheur d'être mère !... Votre idéal social (pour la femme) consistait à remplir ses devoirs conjugaux, enfanter dans la douleur, vivre de privations, se dévouer, se sacrifier sans autre compensation que l'ingratitude, l'indifférence ou le mépris !... Pourvu qu'elle ait la joie d'être mère cela doit lui suffire, d'ailleurs une femme honnête doit se contenter de son devoir ! La nature l'a faite pour être sous la domination, etc., etc., inutile de poursuivre l'énumération de ces lieux communs sous lesquels on espère l'étouffer...

Mais les temps ont changé. Aujourd'hui, ne vous en déplaise, la femme trouve que ces joies tant vantées de la maternité ne peuvent plus remplir sa vie, elle s'avise de vouloir aussi être heureuse, de vouloir (comme vous le dites si élégamment) vivre sa vie... intégralement !...

Le XIX^e siècle s'étant enfin aperçu que la femme faisait partie de l'humanité au même titre que l'homme et de plus que la Ligue des droits de l'homme proclame l'admission de l'un et l'autre sexe dans sa société (signe des temps), secoue d'un geste de révolte les erreurs du passé. Or, un être humain n'est pas fait pour courber la tête vers la terre, ni pour s'humilier devant la force brutale, ni pour servir de jouet, ni pour s'annuler dans un travail d'esclave, toutes choses qu'on impose à la femme. Voilà qui explique, je crois, comment il se fait que nous commençons à entrevoir avec défiance le vide, le néant contenu dans ces titres pompeux (mais décevants) de : gardiennes de la maison ! anges du foyer ! l'honneur de la famille, etc.

Et maintenant qu'on retourne dans tous les sens la question sociale, sans tenir compte de nos justes revendications ; si on s'obstine à laisser de côté, la morale qui fait les bonnes mœurs et la femme qui fait ai-

mer la vertu, on n'arrivera pas à cette régénération si nécessaire.

En attendant, la femme déclare ne plus vouloir vivre sous le joug masculin, qui n'a d'autre loi que son bon plaisir et qui ne sait plus aimer...

Plus d'amour, plus de maternité !...

Maintenant, vous pouvez dire que j'ai la haine des hommes M. Duchmann, si bon vous semble, mais je crois avoir prouvé que c'est la haine de l'injustice, de la tyrannie, de l'égoïsme et de tous les vices odieux qui dégradent l'humanité qui soulève cette indignation qui m'emporte malgré moi... Permettez une petite question ?

Croyez-vous de bonne foi que les esclaves, courbés sous le bâton, maltraités, méprisés, privés de tout par celui qui est leur maître, pour qui ils travaillent et qui les laisse manquer de nécessaire, croyez-vous, dis-je, que ces malheureux peuvent avoir beaucoup d'affection pour leur tyran ?

Autre question. Certains auteurs comme M. E. Legouvé, ont écrit sur les femmes des pages éloquentes dans lesquelles ils déplorent et flétrissent avec indignation l'injustice révoltante des lois (masculines) et la triste condition de la femme opprimée par celui qui devrait être son ami et compagnon ; il faut donc dire alors en suivant votre logique que ces auteurs ont la haine des hommes ? une hostilité violente contre eux ?

Dans le prochain numéro, je compte répondre aux questions que vous avez posées, chacune à son tour, une ou deux par semaine, ce que je pourrai.

Mais avant de descendre dans l'arène, j'aurais aimé savoir quelles sont vos armes de combat ? Voici les miennes : conscience, libre pensée, respect de la vérité, amour de la justice, logique, impartialité, loyauté, courtoisie.

A vous, M. Duchmann, Clérey YVELIN

L'EMBARRAS DU CHOIX

Un camarade bien intentionné m'écrit que j'exagère, que toutes les féministes ne sont pas des volatiles et que Mme Nelly-Roussel, par exemple, qui a écrit une scène symbolique en un acte, intitulé *Par la Révolte*, ne se prodigue pas du tout en faveur du suffrage universel. Ce camarade ne lit certainement pas la *Fronde*. Dans le compte-rendu d'une conférence faite par Mme Nelly Roussel, je relève le passage suivant : « Puis elle montre la nécessité pour la femme d'obtenir le bulletin de vote, tant que le suffrage universel existe, afin qu'il ne fonctionne pas contre elle, et cite à l'appui le mot bien connu, prononcé par M. Viviani au Congrès, de la condition et des droits des femmes : « Les législateurs font les lois pour ceux qui font les législateurs. » Nous voulons apporter notre concours à l'organisation sociale quelle qu'elle soit... »

Le mot de M. Viviani est très spirituel mais n'a pas la valeur d'une démonstration convaincante. N'importe, par la révolte d'une part, par le bulletin de vote de l'autre, les féministes n'ont que l'embarras du choix. C'est bien le diable si elles ne réussissent pas.

Henri Duchmann.

La dernière Réponse

Encore un mot de réponse au camarade Duchmann et ce sera fini ; car je n'ai pas l'intention de le suivre plus longtemps sur le terrain où il s'engage, remplaçant les arguments qui lui manquent par la raillerie et l'injure.

Ce n'est pas ainsi que je comprends l'échange d'idées entre esprits libres.

Donc, s'instituant « jury » et décernant des brevets, le camarade Duchmann me déclare moins « révolutionnaire » que lui. Peu m'importe, je ne veux pas discuter là-dessus... et je préfère laisser à ceux qui me lisent ou m'entendent le soin de juger

négative que l'individualisme n'ajoute pas, ne complique pas, mais simplifie, unifie. Et si nous avons écrit plus haut qu'il combinait, qu'il assimilait, qu'il s'accroissait par intussusception, c'est algébriquement parlant, — les termes « un polynôme » étant précédés du signe négatif, leur somme ne cesse d'être négative, et dans le cas d'une régression individualiste, les termes prenant le signe positif, la différence régressive deviendrait positive.

La dynamique des gaz fournit une image assez exacte de la dynamique individualiste. Un gaz se trouve comprimé sous une pression extérieure ; si nous élargissons indéfiniment le cadre de la compression, les gaz useront de la faculté d'extension infinie qu'ils possèdent... Dans ces conditions, la masse disciplinaire étant compressible indéfiniment, sans toutefois pouvoir s'absorber dans la négation absolue, le déterminisme concède l'orientation de l'individualisme vers le libre arbitre, or, sans s'identifier jamais avec ce concept théologique d'absolu, une infinité de négations équivalent peut-être à une affirmation, mais une presque infinité de négations n'équivalent jamais qu'à une presque affirmation, qu'à une affirmation approximative, qu'à une affirmation encore bégyante.

XVIII

MONISME INDIVIDUALISTE

Ainsi croyons-nous par cet Essai avoir apporté une utile contribution de méthode à l'entente de la question et à la coordination de ses éléments, de ses aspects. La grandiose hypothèse unitaire du monisme triomphante dans la synthèse individualiste et sociologique... Il y a des hypothèses fécondes ou la part conjecturale et le danger des conclusions prématurées s'effacent extrêmement devant la part de garantie observatrice et expérimentale.

Les progrès philosophiques de la science reposant sur l'introduction du déterminisme et de l'évolutionnisme dans la manière de concevoir l'univers phénoménal, autorisent, en effet, à ne voir dans les expressions si disparates, en apparence, des choses que

Nous pensons qu'il n'y a pas, quant aux principes, deux sortes de dynamiques, de statiques, de pesanteurs, de chaleurs, de magnétismes, d'électricités, deux sortes de thermo-dynamique ou de thermo-chimie ni deux sortes d'actions moléculaires. Les propriétés de la matière sont unes, universelles, intégrales, intangibles, identiques à elles-mêmes toujours.

Les lois de la biologie et de la psychologie ne contredisent pas la conception unitaire des sciences. Au contraire, le monisme se révèle comme le plus précieux adjuvant du génie scientifique. Citons ce passage de Haeckel, pour le dépasser : « Newton a entrepris de soumettre aux lois mathématiques les phénomènes du mouvement des planètes et de l'architecture de l'Univers. Il établit que la cause infiniment simple de ces phénomènes complexes est la loi de la pesanteur ou de l'attraction mutuelle des masses, cette loi qui est la raison de la chute des corps, de leur adhérence, de leur cohésion et de beaucoup d'autres faits. » Oui, si Newton entreprit cela, nos contemporains ou nos successeurs sauront bien étendre les charges de la loi de la gravitation ou d'attraction universelle au monde biologique et psychique. La psycho-biologie attend son Jule et son Berthelot... Le monisme, pour être complet, attend la création de la thermo-physiologie. La thermo-physiologie ne commence-t-elle pas à balbutier son premier langage ? Aujourd'hui on équivalencie tous les mouvements à la chaleur. La calorie, c'est l'étalon de la « valeur » dans les sciences modernes et modernes.

Le monisme inspire également la sociologie. Si tôt que les esprits soucieux de méthode et de profit envisageront les phénomènes sociaux comme des phénomènes naturalistes, ou dus à des agents naturels, évolutionnistes et déterministes, les bases de la sociologie furent posées, sinon inébranlables encore, du moins largement assises et profondes. L'individualisme, sœur de la sociologie, que la sociologie méconnaissait un peu, manquait de fondement scientifique, d'argument évolutionniste. Nous avons essayé de lui prêter un état-civil, de reconstituer la chronologie de sa maison,

de rechercher et de relier en eux ses faits et gestes significatifs, afin de les unifier d'abord dans une synthèse, de les identifier ensuite avec les manifestations générales de la vie universelle. Et si nous n'avions pas été impropre à la besogne, nous aurions éprouvé une vive satisfaction à composer, selon le monisme, « l'histoire naturelle de l'individualisme ». Cette histoire qui fut réalisée au point de vue physique et biologique dans la seconde moitié du XIX^e siècle, sera au point de vue psychologique et intellectuel dans la première moitié du XX^e.

Quoi ! malgré la frugalité du plat, nous espérons avoir suffisamment indiqué que le socialisme régressif, chose du passé, se résoudra infiniment dans l'individualisme progressif de l'avenir, et que l'individualisme s'avère comme l'effluve de dilection de la nature vieillissante, l'individu comme son benjamin — dont l'intelligence met en relief le caractère, dont le caractère réciproquement stimule l'intelligence, et dont l'orgueilleuse jeunesse, le précoce génie et l'insigne tempérament, évoquent déjà des magnificences libertaires de bonheur dans la justice, de joie dans la solidarité ! (1)

1898-1902.

FIN

(1) Les grands artistes, les grands savants, les grands inventeurs, les grands initiés ou plutôt les grands visionnaires, les grands poètes, les grands réformateurs, tous ces élus du génie original, furent nécessairement individualistes dans leurs domaines respectifs ; les grands capitaines et autres altesse de la même bande, non moins... oh ! ceux-ci, outrageusement individualistes — autoritaires !

Le meilleur moyen pour soutenir le LIBÉRAIRE, c'est de lui faire des abonnements. 1 an, 6 fr. ; 6 mois, 3 fr. ; Extérieur, 8 fr. — 4 fr.

Les abonnements se paient d'avance. Envoyer lettres et mandats à Louis Ma-tha, administrateur, 15, rue d'Orsel.

eux-mêmes mon degré de « révolutionnarisme. »

Si j'estime possibles et souhaitables quelques réformes immédiates, je n'ai certes point — quoi qu'en dise Duchmann — la naïveté de croire l'affranchissement *total* et l'indépendance *absolue* de la femme — ni d'ailleurs aucun être humain — compatibles avec l'organisation sociale actuelle, basée sur le principe d'autorité, et tout imprégnée encore de l'esprit religieux qu'elle se vante de combattre. Et c'est pourquoi — faut-il le répéter — mon « féminisme » n'est point autre chose qu'une déclaration de guerre, sans relâche et sans merci, à cette organisation.

Je reconnais, avec Mme Cleyle Yvelin, que le régime capitaliste n'est point, hélas ! notre seul ennemi, à nous femmes ; mais je pense depuis longtemps, avec les socialistes et les libertaires qu'il est un de nos plus grands ennemis, et il n'a point — tous ceux qui me connaissent le savent — de contempteur plus acharné que moi.

Et si l'on me demande pourquoi je fais de l'émancipation de mon sexe une question spéciale, distincte, au lieu de la considérer comme implicitement contenue dans telle ou telle doctrine d'affranchissement antérieure au Féminisme, je répondrai que ce n'est pas moi, que ce n'est pas nous, les femmes, qui avons ainsi séparé notre cause de celle des hommes. Nous ne sommes point leurs adversaires, et nous ne demandons qu'à leur tendre la main. C'est eux — ce sont du moins quelques-uns d'entre eux — qui se sont fait les nôtres, en nous barrant violemment la route lorsque nous nous sommes mises en marche pour la conquête de nos libertés.

Si depuis quelque temps, plus conscients, plus logiques, un certain nombre de révolutionnaires ont enfin — grâce à nos efforts — commencé à comprendre que leurs compagnes font, au même titre qu'eux, partie de l'Humanité, il en est encore trop, hélas ! qui ne sont « révolutionnaires » que pour une moitié du genre humain — précisément la moins opprimée des deux, — et voudraient assigner à la femme, dans leur société future, un rôle qui ressemble trop à son rôle actuel pour que nous puissions l'accepter.

Le féminisme n'est point l'œuvre de tel ou tel individu. Il s'est — comme les autres mouvements d'idées — créé tout seul, par la force des choses, parce qu'il était nécessaire ; et il disparaîtra de même, le jour où il sera devenu inutile, c'est-à-dire le jour où la femme aura reconquis dans le monde la place qu'elle exige et qui lui appartient.

Mais j'ai bien tort de discuter ainsi. Au fond, le camarade Duchmann est aussi « féministe » que moi, puisque, — relisez ses articles — il ne nie aucun de nos droits. Seulement, il ne veut pas en avoir l'air, parce que le mot lui déplaît.

Ah ! les mots !...

Nelly ROUSSEL.

A Madame Cleyle Yvelin

J'ai lu dans le *Libéraire* de la semaine dernière votre réponse à l'article du camarade Duchmann. Je vois avec regret que vous avez traité la question tout à côté.

Je suis femme aussi, mais pas féministe, et je vous avoue que je me défie des féministes depuis qu'elles sont devenues politiciennes, considérant que dans la politique réside la plus grande part du mal social.

Vous n'avez certainement pas compris ce que Duchmann entend par l'émancipation de la femme. C'est pour lui, comme pour nous du reste, le droit à la vie intégrale, droit où les mots licence, morale n'ont rien à voir n'étant que des mots.

Comme lui je ne m'explique pas votre erreur. Que voulez-vous donc faire de la femme ? Toujours une adversaire de l'homme ? Alors que nous mourons tous de cette qualité vous creusez simplement, plus profond le fossé déjà si large qui nous sépare de lui.

Et, certaines d'entre vous croient, ingénuement, je l'espère, qu'entre autre remède le bulletin de vote aura quelque efficacité. C'est ce qui me surprend chez des femmes que l'on dit pour la plupart intelligentes.

Ne trouvez-vous donc pas que par ce moyen, sous prétexte d'affirmer ses droits de citoyen, l'homme fait déjà assez de mal, comme cela ? Faut-il donc que la femme, elle aussi, vienne apporter sa part à ce mal.

Croyez-moi, laissez-la devenir tout simplement ce qu'on l'a empêché d'être par les préjugés menteurs et les lois imbéciles. Tâchez de développer en elle le besoin de vivre libre sans contrainte d'aucune sorte, n'allez pas pour l'émanciper soi-disant, la plonger dans un asservissement d'un nouveau genre. Qu'elle devienne la vraie compagne de l'homme intellectuel, qu'elle se rende compte qu'il n'y a dans la vie aucune besogne qui rabaisse ou élève, que tout ce qui est utile est beau parce qu'utile, que surtout elle se dégage de cette superficialité que lui donne l'amour du luxe et des chiffons, amour que l'on a soin de maintenir dans toutes les classes de la société afin de la conserver l'esclave que l'on veut. Puisque vous vous occupez de l'éducation, dites-lui que ce que l'on appelle avec dédain, même chez vous, les féministes, le côté par trop matériel de la vie, les soins du ménage, sont des choses aussi nécessaires que de faire de la belle littérature. Au lieu de l'éloigner de la réalité en troublant encore plus son cerveau par des fausses idées, parlez-lui de la vie vraie, aidez-la à voir que la vie est belle dans toutes ses manifestations parce que la vie et qu'elle n'aura de joie réelle, que lorsqu'elle la vivra telle qu'elle doit être vécue, simplement, naturellement.

Vous vous prétendez des révoltées, puisque des libertaires et pour donner appui à cette révolte, à cette libération, vous nous arrivez la tête remplie de tous les préjugés qui nous font souffrir, dont vous n'avez pas su vous dégager vous-mêmes qui êtes pourtant à l'avant-garde (d'après vous), des préjugés qui ont fait de nous les servantes que nous sommes.

Vous paraissez ne vous inquiéter de la prostitution qu'au point de vue que vous appelez moral n'ayant pas l'air de vous douter de son importance économique et de ce qu'elle est par ce fait un des rouages de la société actuelle.

Ne vous-êtes vous jamais demandé par exemple, ce qui adviendrait si, tout à coup, les 200.000 prostituées que Paris renferme étaient jetées sur le marché du travail ?

Ne croyez-vous qu'il y aurait simplement déplacement, puisque la prostitution est nécessaire au bon fonctionnement des choses établies. Ne sommes-nous pas, au reste, vous, moi, toutes, chacune à notre manière, des prostituées par la façon dont fonctionne l'économie sociale ?

Il ne peut en être autrement tant que la société sera organisée comme elle l'est, et toute votre indignation, tout votre désir d'apporter une entrave au développement de ce que vous pensez être un mal moral, alors que ce n'est qu'un mal social, n'y ferait rien. C'est la forme économique d'où il découle qu'il faut changer.

Etudiez la question sous son véritable aspect, vous comprendrez alors ce que Duchmann demande pour nous.

JANINE.

AGITATION

PARIS

Sous la troisième République, Loubet régnant, le flic est roi. Le flic, pilier social, fait sentir aux pauvres bourgeois combien est grande la puissance dont il dispose.

Les peintres en bâtiment ont coutume, à Paris, de stationner sur certaines places qui sont des lieux d'embauche connus des patrons.

Ces stationnements de sans-travail sont peu faits pour plaire à messieurs les sergents. Les brutes lépiniennes rudoient les ouvriers qui s'arrêtent sur la place Clichy, ce tandis que, plus loin, des malandrins, dignes acolytes de la pestaille, font des leçons.

Lundi, vers cinq heures et demie du soir, trois agents ont injurié deux ouvriers peintres qui attendaient l'embauche et les ont arrêtés pour refus de circuler et outrages aux agents. Il serait bon que les sans-travail qui stationnent ainsi prennent l'habitude de ne pas se laisser malmenés par la vermine sergocratique.

ANGERS

La grève des carriers s'étend de jour en jour. Toute la région est en chômage. Les patrons opposent une telle mauvaise volonté que s'il y avait chambardement, ils n'auraient pas à s'en prendre à d'autres qu'à eux-mêmes.

BEZIERS

Les grèves agricoles vont être permanentes si cela continue. Des ouvriers terriens de Cruzy ont quitté la besogne par solidarité avec leurs camarades de Lérige, une localité voisine où il y a grève.

Les gendarmes parcourent le pays, mais les grévistes s'en moient.

BREST

Les ouvriers syndiqués brestois ont donné un meeting pour protester contre les pratiques d'inquisition appliquées aux ouvriers à Alcalá del Valle.

Un groupe de camarades très actifs, « La Jeunesse syndicale », de Brest a fait afficher une protestation contre la guerre :

« Citoyens, est-il dit dans ces affiches, au nom d'une alliance conclue par quelques gouvernants, on veut amener la France à s'immiscer dans cette guerre, au risque de la rendre générale, de l'étendre à toutes les nations armées. »

« Ce sont les prolétaires qui parlent seront lancés les uns contre les autres. »

« Vous saurez exprimer votre volonté qu'il n'en soit rien ; vous qu'on enverra au massacre, vous qu'on prétend transformer en chair à canon, vous répondrez que vous ne sauriez être solidaires d'une alliance que vous n'avez pu accepter et que vous ne connaissez pas. »

Voilà ce qu'il faudrait voir sur les murs de toutes les communes.

DUNKERQUE

Quand les patrons font à leurs ouvriers quelques concessions, c'est avec l'intention de les retirer, l'occasion propice.

Cela est arrivé récemment à Dunkerque. Les ouvriers métallurgistes avaient, lors d'une dernière grève, obtenu quelques avantages quant au paiement des heures supplémentaires et du travail fait au dehors.

Un patron à qui ça ne faisait pas l'affaire se mit dans la tête de retirer à ses ouvriers ce qu'il leur avait donné. Mécontents, les negres de cet exploiteur, ont abandonné le travail.

LORIENT

Samedi soir, plusieurs milliers d'ouvriers se sont proménés par les rues avec un drapeau rouge et en chantant des refrains révolutionnaires. Ils ont conspué les armateurs et divers autres négociants. Les bourgeois, pris de trousses, se terraient croyant déjà leur dernière heure venue.

Ces petites sérénades ont du bon. Il faudrait les répéter souvent. Les patrons auraient la colique et, peut-être, en créveraient. Ce serait autant de fait pour la révolution à venir.

TOURS

Tout le personnel masculin de l'imprimerie Arrault s'était mis en grève pour obtenir l'application du tarif syndical, une gratification pour les heures du travail supplémentaires.

Comme les femmes employées à cette imprimerie n'étaient pas en grève, il fut dit que la grève était dirigée contre elles. Il n'en est rien, paraît-il. Cela, d'ailleurs, n'eût pas été surprenant pour qui connaît la mentalité typographique. Dans bien des centres, la différence entre les « jaunes » de la typographie et les pas jaunes — je n'ose pas dire rouges — est si peu sensible.

La grève est terminée.

NEVERS

Il y a du chabonais parmi les bûcherons de la forêt de Blins. Quelques faux-frères qui continuaient à travailler tandis que leurs camarades, combattant le patronat, s'étaient mis en grève, ont été bousculés.

Comme toujours, la gendarmerie accourue, s'est mise au service des capitalistes. Elle a chargé les grévistes qui, au lieu de se sauver, se sont défendus à coups de bâton. A la bonne heure.

LIMOGES

On ne saurait différemment conclure de la dernière que des précédentes conférences de Faure : elle fut belle et fructueuse, d'autant qu'un imprudent abbé vint contredire notre ami ; autrement dit, vint jouer à la souris avec le chat. Ce camarade ministre de Dieu — comme s'exprimerait Paraf-Javal — se présenta deux jours après en une réunion guesdiste. Il fut facile, même à des socialistes, de le rabrouer.

N'empêche que les cléricaux, ils ne nous permettent pas d'en douter, accablés, s'agitent ; obligés de faire front, ils secouent leur apparente résignation d'autant. Notre cité en particulier, est un des foyers les plus actifs de propagande socialiste. Les abbés Maréville, Desgranges et Ardant, sont les plus ardents propagateurs du Mensonge ; les avocats Laguerre et le blanc-bec Chabrol, se font les avocats de la mauvaise cause. Et plus ces gens remuent, plus ils sentent mauvais. A l'encontre des conférenciers, je suspecte leur sincérité ou la sénérité de leur esprit.

Jusqu'à ce qu'il se dispense des parasites, le peuple, jadis quantifié négligeable, en ce siècle d'arrivisme est devenu indispensable. Aussi l'Eglise tout entière s'est vue soudain prise d'un sentiment de tendre affection envers ce peuple, contre lequel en souveraine maîtresse elle a régné jusqu'alors, et d'un geste touchant, lui tend les bras pour... l'étreindre amicalement, un peu comme le crocodile qui ouvrirait la gueule pour vous embrasser.

La bête religieuse à la vie dure. La discorde existe dans bien des ménages où la femme a reçu l'éducation de ces forçats voleurs de mères. Ils ont empoisonné plus de la moitié des cerveaux qu'ils devaient empoisonner, soit, mais ne les dédaignons point avant de les avoir achevés. L'ennemi, si blessé soit-il, peut dans un ultime effort nous porter des coups dangereux. Il est parfait de le laisser venir se faire battre chez nous, il serait aussi nécessaire de le poursuivre chez lui, dans les Instituts populaires et les Cercles d'études sociales(?) qui lui servent de retranchements. Il est encore utile de faire effort pour asséner le pesant et vigoureux coup de talon sur sa tête, qui mettra fin à la malaisance du venimeux reptile ; d'affronter la nausée, pour cesser de le marais pestilentiel qu'est l'Eglise. Car, comme l'a dit Tailhade, le Progrès se mesure à la dose de christianisme éliminé.

BELGIQUE

On nous prie d'annoncer qu'une fraction du parti dit socialiste belge vient de constituer un groupe d'action et de propagande sur le terrain économique. Ledit groupe ayant l'intention de fonder une bibliothèque prie les camarades qui pourraient l'aider dans ce but de faire parvenir les brochures, livres, etc., à Alphonse Barbe, à Mouscron, Haut-Judas, 185, rue de Roubaix.

ESPAGNE

Il paraît qu'une importante fraction du parti socialiste espagnol, dégoûtée des Iglesiés et autres saltimbanques s'est séparé du parti ouvrier et veut fonder un parti socialiste révolutionnaire. On sait qu'en Espagne les membres du parti ouvrier sont des gens fort modérés, ne prenant pas part aux mouvements de révolte. C'est bon pour les républicains et les anarchistes.

RUSSIE

En fin février, avait lieu à Baloum une manifestation contre le gouvernement. Le peuple y passa à tabac des policiers. Le lendemain, certains manifestants furent arrêtés, condamnés à mort et pendus.

D'autre part, le tribunal militaire de Saint-Petersbourg a condamné les camarades Grégoriev et Menilkov à être pendus. Ces deux révolutionnaires avaient été impliqués dans l'exécution du ministre Spiguine par l'étudiant Balmasheff.

L'ordre règne en Russie avec l'aide de la *na-gaika*. La police s'en prend même aux enfants. A Koulais, des lycéens qui s'étaient réunis en plein air pour protester contre la guerre ont été chargés par les soutiens du tsar. Une cinquantaine d'écoliers ont été arrêtés. Cela sauvera-t-il le tsarisme ? Il est permis d'en douter. Quand un régime combat contre l'enfance, c'est qu'il est bien près de la putréfaction.

PORTUGAL

Antonio José. — Les libres-penseurs du Portugal vont célébrer l'année prochaine le deuxième centenaire du grand martyr de l'Inquisition, l'écrivain dramatique Antonio-José de Silva, le « Juif », né à Rio-de-Janeiro, en 1705, et brûlé par l'Inquisition, à Lisbonne, en 1739.

Les inquisiteurs ont assassiné aussi la femme de Antonio-José et ses deux enfants, dont l'aîné n'avait pas deux ans et demi.

Antonio-José était le plus célèbre auteur dramatique du Portugal au dix-huitième siècle. Dans ses drames et comédies, il avait toujours critiqué les mœurs dissolues de la cour et de l'aristocratie.

L'Eglise condamna toutes ses œuvres qui ont été brûlées avec l'auteur.

BIBLIOGRAPHIE

L'EDUCATION INTEGRALE

A ceux de nos amis qui veulent donner à leurs enfants une éducation vraiment rationnelle nous recommandons une revue qui a pour titre *L'Education Intégrale* dont l'abonnement (2 francs par an) est à la portée de toutes les bourses.

Cette publication s'adresse à tous les éducateurs, mais aussi et surtout à tous les parents qui ne considèrent pas leur devoir comme rempli quand ils ont envoyé leurs enfants à l'école, mais qui suivent en détail leurs progrès de toute nature et veulent contribuer à les rendre bons, instruits et forts. Cette revue contribuera aussi à préparer les esprits pour un meilleur avenir, et c'est dans cet ordre d'idées que nous conseillons vivement nos lecteurs d'envoyer leur abonnement au secrétaire HENRI CARENE, 5, passage du Surmelin, à Paris (20^e).

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs l'apparition du premier numéro de la *Bonne Lutte*, revue mensuelle de Défense prolétarienne, dont notre confrère Auguste Cache est le directeur-rédacteur en chef.

Au sommaire : *Sincère appel*, Auguste Cache. — *Guerre à la Guerre*, G. Lhermitte. — *Le Glas*, poésie d'Emile Boissier. — *Prostitutes*, Camille de Sainte-Croix. — *De la parole au fait*, Albert Tanger. — *La Guerre des Statues*, Han Ryner. — *A coups de Bélier*, C.-E. Wielhorski. — *Les Livres*.

Le numéro : 0 fr. 25.
Abonnement annuel : 3 francs.
Rédaction et administration, 12, rue d'Aligre, Paris, 12^e.

COMMUNICATIONS

Le cri du Quartier organise pour le lundi 21 mars 1904, à 8 h. 1/2 du soir, hôtel des Sociétés Savantes, 8, rue Danton, une grande conférence par Laurent Tailhade, contre la Guerre. Prix ordinaire des places : 1 fr. et 50 centimes.

Causerie Populaire du 11^e. — Mercredi 23 mars, causerie par Victor Basch, professeur à l'Université de Rennes sur les *Idéologies*.

L'Aube sociale à passage Davy au 50 avenue de St-Ouen vendredi 18 Anniversaire de la Commune Murmain, la Commune et les Revendications prolétaires, Poésies et chants ; mercredi 23 : causerie entre camarades, Du Morat chez l'individu ; vendredi 25 : Hérolid, Leconte de Lisle.

Au théâtre du Peuple, reprise des *Remplacantes*, la vivante comédie de Brioux, qui n'avait pas épuisé tout son succès, et *Lidoire*, la charmante étude de Courteline.

Les Andorales. — Vendredi 18 mars, salle Jules, 6, boulevard Magenta, causerie par G. L'Endehors sur « Ces Messieurs », de G. Ancey ; vendredi 25 mars, conférence par Pouillet sur La « Grève des ventres et ses conséquences. »

AUX CAMARADES

Quelques difficultés matérielles nous ont obligés de retarder la date de parution du *Pétard*, organe de ralliement et de critique des Libéraires pendant la période électorale.

Le premier numéro paraîtra irrévocablement le 2 avril prochain et ensuite chaque samedi pour avoir une dizaine de numéros.

Il sera envoyé en province aux abonnés, aux dépositaires et camarades qui, voulant le répandre, en feront la demande ; il leur sera laissé franco de port à 5 francs le cent.

Le meilleur moyen d'aider le journal est de s'abonner et de faire abonner ses amis. Le prix de l'abonnement est de 1 franc.

Des bulletins d'abonnement avec une liste des collaborateurs seront, d'ici quelques jours, à la disposition de ceux qui en feront la demande. Adresser toute communication au camarade Lafond, 60, boulevard de Picpus, Paris.

Action théâtrale. — Le dimanche 20 mars, à 8 h. 1/2, grande soirée littéraire, musicale et théâtrale à l'Union Mouffetard, 76, rue Mouffetard. Violonistes, mandoliniste, chorale, chants et poésies.

Les Souliers, pièce en un acte de Lucien Descaves.

L'Education libre du 3^e, 26, rue Chapon. — Ouvert tous les mercredis de 8 heures à 10 heures. Dimanche de 9 heures à midi.

Vient de paraître en brochures à distribuer à 1 franc le cent, port en plus, l'*Absurdité de la politique*, de Paraf-Javal.

Action théâtrale (groupe artistique). — Répétitions vendredi à l'U. P., 76, rue Mouffetard. Pianiste, orchestre et violonistes à la disposition des groupes pour concert et bal. Envoyer la correspondance à E. Sandrin, 11, impasse Cœur-de-Vey, Paris.

Bibliothèque communiste du 19^e arrondissement. — La « Bibliothèque Communiste » et les membres du conseil d'administration du restaurant Coopératif « La Famille Nouvelle » organisent, à l'occasion de l'anniversaire de la Commune, une grande soirée-concert, à leur siège social, salle de la Famille Nouvelle, 173, boulevard de la Villette (station Aubervilliers-Métropolitain) le samedi 19 mars à 9 h. 1/2 du soir. Entrée gratuite. Concours de la « Marianne », du « Falot Rouge », Paul Paillette, Victor Tourtal, le Père Lapurge. Conférence par Albin Villeval : « Les Erreurs de la Commune. »

Kremlin-Bicêtre. — Samedi 26 mars, à 8 h. 1/2, salle Delsol, 110, route de Fontainebleau (en face le dépôt des tramways), grande conférence publique et contradictoire. Sujet : l'Education rationnelle. Orateurs : Albert Libertad, Georges Rousset.

Union Bellevilloise, U. P. du 20^e arrondissement, 9, cité de Gènes (67, rue Julien-Lacroix). — Samedi 19 courant à 9 heures précises, causerie par Paraf-Javal.

Tous les mercredis causerie scientifique.

Soirée artistique organisée au profit de « La Revue Communiste », le dimanche 20 mars 1904, à 8 heures et demie, salle de la Fraternelle, 45, rue de Saintonge. Conférence de Paul Robin, « Procréation et Communisme ».

Concours assuré de : Sauvanole, G. Bernard, Le Père Lapurge et Nicolai (de la Muse Rouge) ; Jacob (violin), Chansons humaines de Mouret, chantées par un camarade, Mlle Louise, Ch. Chambiel, etc. Piano. Intermède.

Anniversaire de la Commune. — Grand meeting international le 19 mars 1904, à 8 h. 1/2 du soir, à la maison commune, 45, rue de Saintonge. Différents orateurs : Français, Polonais, Allemands, Hébreux, Espagnols.

BORDEAUX. — *Groupe anarchiste*. — Samedi soir, à 8 h. 1/2, et dimanche au tantôt, réunion des Libéraires de la ville et de la banlieue au débit de M. Cuvier, Cours Saint-Jean et Place d'Aquitaine, à Saint-Julien.

On y trouve brochures, journaux et livres. Causerie chaque semaine par un camarade. Lundi 21 mars, à 8 h. 1/2 du soir, à la salle Saint-Paul, rue de Ruat (anciennement des Facultés), troisième conférence publique et contradictoire par Sébastien Faure.

Sujet traité : « Y aura-t-il toujours des pauvres ? »

MARSEILLE. — *Milieu Libre de Provence*. — Dimanche 20 mars, à 5 heures du soir, réunion de tous les adhérents. Lecture de la correspondance, adhésions et souscriptions. A 9 heures, soirée familiale suivie du tirage de la tombola. Les camarades qui ont encore des billets de tombola à régler sont priés de le faire à la réunion de 5 heures. Si on nous retourne des billets après cette réunion, nous ne pourrions pas les reprendre.

GRENOBLE. — *Groupe Libéraire*. — Les camarades sont invités à assister à une soirée familiale privée qui aura lieu le samedi 19 mars à 8 heures précises. Chants, récitations, monologues, causerie par un camarade sur le mouvement communiste de 1871.

BEZIERS. — Les camarades se réunissent tous les dimanches à l'apéritif, et le soir au premier étage du café Chabert (ancien café Senaux), place de la République.

SAINT-CHAMOND. — Les camarades de Saint-Chamond sont invités à se réunir le dimanche 20 mars et le dimanche suivant de 10 heures à midi au bar des Travailleurs.

MARSEILLE. — *Groupe les Conscients*. — Samedi 19 mars à 9 heures du soir dans la grande salle du Café Trianon, 12, boulevard de Rome. 34^e anniversaire de la Révolution du 18 mars 1871.

Causerie sur la Commune. Concert social.

Ligue de la Régénération humaine

27, Rue de la Dûe, Paris XX^e.

Moyens d'éviter les grandes familles, brochures à 0,30 c. — Brochures à 5 c. : Libre amour, Libre maternité ; Population, prudence procréatrice ; Contre la nature ; Le Néo-Malthusianisme et prochaine Humanité ; L'Education intégrale. — Feuillets de propagande à 60 c. le cent.

Régénération, organe mensuel du mouvement. Abonnement : 1 franc.

En vente à la librairie ROMAN, 59, rue de Fer, Namur (Belgique) :

Essai sur la question de la population.

Plus d'avortements ! — Moyens scientifiques, licites et pratiques de limiter la fécondité de la femme, par le docteur Knowlton. — Brochure poursuivie et acquittée par la Cour d'assises du Brabant. Prix : 0.50. Par la poste à 0.70.

Toute demande non accompagnée du montant (en mandat-poste ou timbres-poste) sera considérée comme non-avenue.

PETITE CORRESPONDANCE

Marcel Saulnier est prié de donner son adresse à A. Genteur, rue Maldan, Reims.

Pour les amis en relations avec Antoine Antigac, lui écrire 29, rue Pierre Noguey, Bordeaux.

L'imprimeur-gérant : Louis GRANDIDIER
15, rue d'Orsel, PARIS